

Québec français



Dis, si c'était vrai?

Roger de la Garde

Number 77, Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44687ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de la Garde, R. (1990). Dis, si c'était vrai? *Québec français*, (77), 94–96.

Dis, si c'était vrai ?

Roger de la GARDE



Si le Québec existait ? Tout simplement, là. Si au lieu de chercher le Québec, on l'affirmait et si, au lieu de le définir, on interprétait ce qui est ?

Qu'est-ce que ça changerait ? Peut-être l'attitude de ceux et de celles qui veulent comprendre le Québec. Il ne s'agirait plus, d'abord, de conceptualiser le Québec pour ensuite vérifier si «notre» aimable Québec existe dans la réalité ni de savoir si les gens se comportent en «Québécois», s'ils correspondent bien au modèle. Il ne s'agirait plus de rechercher des «faits sociaux» dont la régularité dispense du risque d'une interprétation puisqu'elle fournit des «lois» en guise d'explication. Il s'agirait moins de négliger ou d'abandonner ces démarches ou attitudes que peut-être de les éclairer à l'aide d'une démarche ou d'une attitude plus globale.

Si le Québec existait en dehors des discours, en dehors de la culture savante, sans pour autant se réduire à la culture populaire des «gens de chez nous» dont la culture savante a gardé la nostalgie ? Si ces discours et ces cultures existaient parce qu'il y a le Québec ? Si le Québec était l'expression, le nommé le plus récent d'un référent à un imaginaire qui, parmi d'autres, a pris racine sur ce continent (le nouveau) et qui au cours des siècles et des événements s'exprime et est exprimé toujours d'une manière incomplète parce que son expression est et demeurera toujours le référent à un imaginaire en devenir ?

Ça fait beaucoup de «si» et très peu d'évidences. Partons de certaines évidences et voyons si...

Il m'apparaît évident que la population des parlants français en Amérique du Nord se retrouve de plus en plus concentrée sur un territoire bien délimité (le Québec) et que ce pays prend de plus en plus allure de «mère patrie» pour les centaines de milliers de francophones hors Québec et, peut-être, pour leurs

descendants (environ douze millions, estime-t-on) qui habitent les États-Unis. La fille de la France est à son tour devenue mère.

Tel n'était pas, me semble-t-il, son destin. Quand je me raconte l'histoire des Français d'Amérique sur ce continent, elle se déroule au gré des cours d'eau et du vent du commerce. Ils étaient les habitants d'un continent avant d'être des paysans, avant d'être les sujets d'un pays. Pour moi, qui suis natif des Maritimes, Louisbourg est le symbole de la présence francophone en Amérique du Nord : le rêve insensé et magnifique d'un port à l'ambition démesurée d'être le prolongement de la civilisation en cette terre nouvelle et sauvage. Cette «utopie» se voulait le troisième point d'ancre de la route triangulaire qui reliait la France, les Caraïbes et l'Amérique. Louisbourg a duré le temps d'un rêve mais il était à la mesure des espoirs d'un monde nouveau. Autant l'institution du rang rural symbolise pour moi l'enracinement de cette population dans un sol devenu natal, autant Louisbourg symbolise ses voyages à travers les saisons, ses coureurs de bois, ses raftmen, ses survenants et ses Kerouak. Colonisation et dispersion marquèrent le passage et la durée des parlants français à l'aube du Nouveau Monde. Mais, au fur et à mesure que le continent leur était de moins en moins accessible parce que peuplé par les «nouveaux arrivés», les frontières de leur imaginaire se sont rétrécies : de coureurs, à Canadiens, à Canadiens français, ils sont devenus ou sont en train de devenir Québécois avec un accent légèrement (ou outrageusement) montréalais.

Et voici rejoint le premier «si» : Québec existe dans la mesure où ses frontières démarquent une identification, une distinction qui résulte de la lente mais irrésistible concentration d'une population francophone. Telle une substance se transformant en une autre sous la pression des forces extérieures, les Cana-

diens devenus Canadiens français renaissent Québécois, moins nombreux mais endurcis et plus solidaires. Et, peut-être, plus déchirés entre un passé évanescant et un avenir en retard. Le Québec existe parce que les parlants français d'Amérique ne sont plus assez nombreux pour «habiter» le Canada, pas même le Canada français. Le Québec n'est plus le Canada français parce que le parlant français ne voyage plus au Canada mais hors Québec, c'est-à-dire dans le monde.

Mais ce Québec était-il prédestiné ? Si le Québec existe, doit-on penser qu'il devait exister ? Non pas. Peut-on penser qu'il doit continuer à exister, à évoluer, à progresser ? À moins de souscrire à une forme de messianisme ou à un darwinisme social, non plus. Mais alors, a-t-il une histoire ? Oui, dans la mesure où tout ceci a un sens, dans la mesure où un sens est donné à cette existence. Par qui ? Par ceux et celles qui vivent cette existence, qui inscrivent dans la matérialité de leur existence la marque d'un imaginaire.

L'histoire culturelle du Québec, c'est l'histoire du sens qu'ont donné les gens (les «ordinaires» et les «pas ordinaires») à leur existence individuelle et collective, c'est-à-dire aux dimensions temporelles et spatiales de leur existence. Ce sens donné à ces dimensions de la vie n'est pas démocratique. Il n'est forgé ni en plein jour ni par consensus. Il n'est pas transparent parce qu'il fait l'objet d'une lutte : la lutte pour l'hégémonie idéologique, pour que le sens des choses que favorise un groupe (une classe) et qui le privilégie soit celui que partagent aussi tous les groupes que cette idéologie ne favorise pas particulièrement. À mon avis, ni l'idéologie dominante ni l'ensemble des idéologies ne constituent une culture mais, tant et aussi longtemps qu'il y a une lutte idéologique, une lutte pour imposer au nom de tous un sens particulier des choses, c'est le signe qu'une culture existe et existera.

Et voici rejoint un deuxième «si» : la culture existe dans un Québec parce que l'on peut y déceler des luttes idéologiques, des groupes (classes) porteurs de sens particuliers à ambition hégémonique. Dans la mesure où la population francophone d'Amérique se retrouve dans un espace et dans une durée de plus en plus restreints, dans la mesure où cette population accueille (ne serait-ce que pour survivre) de plus en plus des parlants français d'ailleurs, — d'autres géographies, d'autres univers, — la lutte deviendra pour un temps encore plus serrée et la culture plus palpable, plus tactile comme l'odeur, le bruit et la sensation. Mais toujours insaisissable, comme le parfum, la musique et l'émotion.

Je pense que la culture dans le Québec est à fleur de plusieurs peaux : de la chanson, du cinéma, des arts, de l'opinion des lignes ouvertes, de la publicité, de l'écriture. Cette «montée de fièvre», ce frisson épidermique ne serait pas uniquement dû aux forces créatrices, au génie d'un peuple mais en bonne partie aux forces extérieures et intérieures qui au Québec agissent sur le «génie», le secouent, le tiraillent, voire le menacent. Cette montée au Québec et cette poussée hors du Québec des expressions d'une culture dans le Québec — la présentation des pièces de Lepage à Trois-Rivières et à Tokyo illustre l'équilibre précaire de forces centripètes et centrifuges inséparables — manifestent très certainement une grande énergie productrice. Aussi peut-on penser que cette énergie s'alimente à une prise de conscience et à l'acceptation de la fragilité, de la mortalité de la population de parlants français en Amérique du Nord, de la fragilité et de la mortalité du Québec. Ainsi que m'avouait, en ses termes, un musicien-compositeur-interprète : «Je suis devenu Québécois le jour où je n'ai plus senti le besoin de me définir. Ce jour a coïncidé avec la mort physique des symboles d'une certaine recherche (celle de René Levesque, de Félix Leclerc, du référendum). Ce jour-là, j'ai réalisé que le Québec existe, non pas éternellement, non pas au-delà de la mort, mais parce que la mort existe, parce que le Québec peut, comme certaines de ses voix, disparaître. Tant et aussi longtemps que j'existe, le Québec existe». Ce musicien s'exprime et exprime, à sa manière, le Québec aussi bien à Baie Saint-Paul

qu'à New York. Il est Québécois parce qu'il est, avant tout, lui-même : il n'exprime pas le Québec, mais le Québec s'exprime à travers lui et, lorsqu'il disparaîtra, une voix du Québec, comme tant d'autres, disparaîtra pour être continuée et remplacée par d'autres.

Ce qui m'amène, dans ma quête pour comprendre le Québec selon une démarche interprétative et non explicative, à me demander comment faire pour être «en présence» non pas de la culture mais des signes qu'elle nous donne à lire. Si la culture était «de parole» (comme les gens) et non une «langue» (comme une loi) ? À mon avis, et plus particulièrement dans ce Québec des années 1990, il s'agit d'être à l'écoute. Car la culture se parle dans le Québec et elle se parle, sans fasses pudeur, dans la plus publique des places : les mass médias des industries culturelles.

Je me hâte d'affirmer que la culture, ce n'est pas les mass médias, ce n'est pas le contenu massmédiatique..., ce n'est pas, non plus, la langue des médias ni la langue tout court. Bien sûr ces choses sont indispensables à une culture, non seulement à cause de leur caractère instrumental mais aussi en raison du poids qu'elles exercent dans la lutte pour l'expression hégémonique d'un sens particulier de la vie. Mais ce serait souffrir de myopie que de prendre pour essence ce qui n'est qu'expression..., même si l'expression est inséparable de l'essence.

Il y a une association non pas causale mais mutuellement inclusive entre le devenir récent (vingtième siècle) des habitants du Québec et le développement des mass médias sur leur territoire et dans leurs us et coutumes. Elle me fascine, cette «affinité» entre une population à la fois mobile (de gré ou de force) et sédentaire, spirituelle et matérielle, xénophobe et ouverte, analphabète plus que la moyenne et consommatrice plus que la moyenne des mass médias. Cette «affinité», elle est aussi caractéristique des provinces de l'Atlantique. Cette mobilité et cet attachement au pays, cette ouverture à l'Autre et cette fermeture sur Soi, caractérisent une grande région du Canada : la première colonisée, la plus ancienne, la plus sous-développée, la plus chômeuse, la moins scolarisée, la plus grande consommatrice de télévision et peut-être celle où la vio-

lence est à la fois la plus mystérieuse et la plus insensée (par exemple, les tueries à Newcastle et à l'Université de Montréal). Ce sont les provinces de l'Est et il m'apparaît évident que la province de Québec se situe à l'Est et non au centre du Canada.

Mais ce qui distingue la Belle province de ses semblables c'est que le Québec s'y est installé. Il s'y est installé en plein imaginaire, en pleine place publique, en plein média et en plein médian, en pleine industrie et en pleine langue.

La population francophone s'est donné un foyer (de combustion et d'irradiation) à son imaginaire et une industrie à sa parole. Le Québec, encore une fois, est le plus récent nommé de ces imaginaires parmi d'autres et entrelacés avec d'autres qui ont pris racine en Amérique (et non aux États-Unis). Ce Québec se parle, se chante, se danse, se photographie, se colore, se palpe et s'immobilise, aussi et peut-être exagérément, dans les mass médias. La chanson, le cinéma et le théâtre populaires, — qui rejoignent le grand nombre et non qui rejoignent le bas instinct, — ainsi que les autres médias s'adressent autant sinon plus à l'oreille qu'à l'œil. Ou plutôt ils en mettent plein la vue et plein l'oreille. Pourquoi s'offusquer de la post-synchronisation ou du sous-titrage des films et des téléfilms québécois ? Parce que ces produits visuels n'ont plus le «son» du Québec : ils ne «sonnent» plus québécois. Je suis persuadé qu'on protesterait contre la post-synchronisation des films français en québécois parce qu'ils ne «sonneraient» plus français (par exemple, le film *les Lavigreur déménagent*).

C'est évidemment plus qu'une question d'accent et, oserais-je ajouter, de langue. C'est une question de culture, de formes d'expression qui sont des expressions d'un débat sur fond d'imaginaire. Qui est venue la première ? L'identité (l'œuf) ou l'existence (la poule) ?

C'est, me semble-t-il, non pas la trame de fond des industries culturelles au Québec, mais son drame de fond. Tant et aussi longtemps que ce drame ne sera pas que tragique et gardera sa dimension comique (toutes variétés confondues), les médias, de l'intérieur de leur carcan commercial et industriel, laisseront échapper les paroles du Québec pour qu'elles soient reprises, travaillées, écorchées par les voix de l'existence. ●